**Fulvia D'ALOISIO, *Donne in tuta amaranto.*
Trasformazione del lavoro e mutamento culturale alla
*FIAT-SATA di Melfi***

Xavier Vigna

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11735>

DOI : [10.4000/clio.11735](https://doi.org/10.4000/clio.11735)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 335-337

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Xavier Vigna, « Fulvia D'ALOISIO, *Donne in tuta amaranto. Trasformazione del lavoro e mutamento culturale alla FIAT-SATA di Melfi* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11735>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Fulvia D'ALOISIO, *Donne in tuta amaranto. Trasformazione del lavoro e mutamento culturale alla FIAT-SATA di Melfi*

Xavier Vigna

RÉFÉRENCE

Fulvia D'ALOISIO, *Donne in tuta amaranto. Trasformazione del lavoro e mutamento culturale alla FIAT-SATA di Melfi*, Milano, Guerini, 2003, 279 p.

- 1 En 1994, ouvre, à Melfi, petite ville de 6 000 habitants de la Basilicate, dans le sud de l'Italie, un établissement SATA, filiale du groupe automobile Fiat. C'est aux ouvrières de cette usine que Fulvia D'Aloisio consacre ce livre, fruit d'une enquête ethnographique. Son propos est de croiser les transformations de l'organisation productive dans une usine « à la japonaise », et celles qui affectent ces femmes, tant dans leur travail que dans leur vie quotidienne.
- 2 L'implantation de ce vaste établissement de 4 000 ouvriers bouleverse une région en retard de développement, y compris en regard du *Mezzogiorno*. Certes, une industrialisation timide avait débuté après un séisme en 1980, mais la main-d'œuvre travaillait essentiellement dans les secteurs primaire et tertiaire. Le groupe Fiat, soutenu par l'État italien, entend rompre avec la logique des « cathédrales dans le désert », ces investissements dans le Sud sans effet multiplicateur véritable. C'est aussi pourquoi l'entreprise automobile sélectionne soigneusement sa main-d'œuvre : la souhaitant d'origine rurale, mais ayant conservé la mémoire du chômage, afin de s'assurer d'une plus grande docilité ; exigeant également une scolarisation secondaire pour faire face au niveau technologique requis, et capable de comprendre les impératifs organisationnels (p. 46-47). Et presque « naturellement », certains syndicalistes formés

pendant près de dix-huit mois sont écartés au moment de la mise en activité du site... (p. 62). De fait, la nouvelle organisation souhaitée par Fiat entend dissoudre les collectifs de travail : les ouvrier(e)s originaires d'un même village sont par exemple systématiquement séparé(e)s afin d'éviter toute reconstitution de solidarités extra-usinières. De même, les temps de pause varient d'une équipe à l'autre en fonction de la production.

- 3 C'est donc cette réalité usinière que l'ethnologue investit du dehors, faute d'avoir obtenu de la direction l'autorisation de travailler dans les ateliers. Mais elle concentre exclusivement ses investigations sur les ouvrières, lesquelles constituent 18% de la main-d'œuvre à Melfi contre 12% dans les autres établissements du groupe turinois. Si on comprend à la lecture de l'ouvrage que c'est pour éviter tous les commérages et rumeurs que l'auteure s'en tient aux femmes, il aurait sans doute fallu le dire explicitement, et analyser les biais d'une telle démarche. Ce sont donc les ouvrières qu'elle suit et interroge sur leur travail et le hors-travail, les relations dans l'usine comme la vie autour. Pour ce faire, F. D'Aloisio emprunte, à l'instar des autres ouvriers, les lignes de bus qui desservent la zone industrielle, et loge dans le centre de Melfi afin de multiplier les rencontres avec ses enquêtées.
- 4 Trois éléments au moins ressortent de l'enquête. En premier lieu, un discours féminin de dévalorisation des ouvrières apparaît, opposant la simplicité et l'altruisme supposés des uns à l'absentéisme, aux rivalités incessantes et à la jalousie des autres (p. 86-87 notamment). De même, ce sont les ouvrières qui colportent davantage les rumeurs sur la prétendue immoralité de celles qui travaillent de nuit (p. 190-196). À cet égard, le travail de nuit prouve que la pénibilité n'a pas disparu, quels que soient les aménagements sur les postes. D'une part en effet, certaines postures, notamment au montage, continuent d'éprouver les corps, d'autant que ces ouvrières ont le sentiment de ne pouvoir évoluer dans leur métier. D'autre part, à la différence des autres établissements Fiat, à Melfi, les femmes travaillent également la nuit. Cette particularité vaut au groupe ouvrier local une stigmatisation, notamment de la part des travailleurs du Nord qui insultent ces « nègres de la Basilicate » et cette « classe ouvrière de deuxième division » qui laissent les femmes s'échiner la nuit (p. 209-210). Mais cette pénibilité offre également des marges de manœuvre et de minuscules tactiques d'émancipation aux ouvrières : l'entrée sur le marché du travail les oblige et les incite en même temps à soigner leur présentation, à se faire couper les cheveux par des amies ou des collègues ; de même, le travail de nuit permet paradoxalement de limiter le labeur domestique diurne, essentiellement féminin, notamment en supprimant une partie de la préparation des repas (p. 224-225).
- 5 C'est donc un groupe ouvrier plus divers et composite qui ressort de l'enquête. En témoigne, de manière doublement éclatante, la tenue amarante portée par tous les salariés de l'entreprise, quelle que soit leur position hiérarchique : elle contraste évidemment avec le bleu ouvrier, mais plaît suffisamment aux travailleurs pour qu'ils la portent, voire l'arborent hors de l'entreprise (p. 173 et suiv.). Par-là, l'identification subjective des ouvriers à la fin des années 1990 semble chancelante voire problématique. Mais, au printemps 2004, quelques mois après la parution du livre de Fulvia D'Aloisio, une grève de vingt-et-un jours secouait l'usine dans lesquelles les ouvrières jouaient un rôle incontestable, participant même aux piquets¹. De même que l'habit ne fai(sai)t par le moine, la tenue amarante échouerait-elle à défaire

subjectivement le groupe ouvrier au long cours ? En tout cas, ces ouvrières, comme d'autres avant elles, ont rejoint leur classe.

NOTES

1. Anna Di Gianantonio, « Calze di seta o calze spaiate ? Condizioni di vita delle operaie in fabbrica dal secondo dopoguerra a oggi », in Stefano Musso (a cura di), *Operai. Figure del mondo del lavoro nel Novecento*, Turin, Rosenberg & Sellier, 2006, p. 230.

AUTEURS

XAVIER VIGNA

Xavier VIGNA est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Bourgogne (Centre Georges Chevrier) et membre junior de l'Institut universitaire de France. Ses travaux portent sur les années 68 et le monde ouvrier, en inscrivant le cas français dans une perspective ouest-européenne. Il a notamment publié *L'insubordination ouvrière en France dans les années 68*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007 et *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2012.

Université de Bourgogne. Centre Georges Chevrier

Xavier.Vigna@u-bourgogne.fr